

europa
revue littéraire mensuelle

Blaise
Cendrars

juin-juillet-août 2026

Thierry Metz

On n'aura jamais fini de faire le tour de l'œuvre de Blaise Cendrars (1887-1961). Une œuvre riche, foisonnante, pleine de surprises et de paradoxes, à l'image de sa vie — de ses vies, serait-on tenté de dire. Étrange homme de lettres, qui fut un poète novateur et un romancier de l'aventure, un conteur pour la jeunesse et un magicien des signes. Chantre de la modernité assurément, celui qui écrivait : « La poésie date d'aujourd'hui ». Ce qui ne l'empêcha pas d'entretenir avec cette modernité — et ceux qui l'incarnaient au premier chef — des rapports parfois conflictuels. Paradoxal Cendrars, qui accède aux épiphanies de la mystique par une exploration du monde, dans son immanence radicale et sa matérialité essentielle. Il aura pratiqué tous les genres littéraires, se sera intéressé à tous les arts, en particulier la peinture et le cinéma. D'une curiosité sans limite, il voyagea, par le train, le bateau ou la plume, de New York à la Sibérie, de l'Afrique au Brésil. Chez lui, le voyage n'est pas seulement l'occasion qui suscite l'écriture, mais une manière d'être au monde, de vivre et d'écrire tout autant. Car le bourlingueur ne doit pas faire oublier l'alchimiste du verbe, travailleur acharné et expérimentateur à la fois. Aventurier, combattant de la Grande Guerre, voyageur, compagnon de route de ceux qui incarnèrent la modernité, tout en se tenant à distance de tous les mouvements constitués, Cendrars semble avoir vécu plusieurs vies. C'est sans doute l'image du phénix qui lui correspond le mieux, lui qui affirmait : « Car écrire c'est brûler vif, mais c'est aussi renaître de ses cendres. » Il y a tout juste cinquante ans, la revue Europe avait accueilli Cendrars pour la première fois. L'idée était neuve et, depuis, elle a frayé son chemin. En un demi-siècle, la réception de l'écrivain et de son œuvre a été bouleversée. La mise au jour de ses archives, la révélation d'inédits secrets, une flambée de recherches internationales, l'établissement d'éditions critiques ont fait bourlinguer les idées reçues sur Cendrars. Ce nouveau numéro d'Europe invite à faire le point sur les nouvelles formes de sa présence, car la lecture aussi est une spirale. À quel endroit de la courbe le phénix niche-t-il aujourd'hui ?

Claude Leroy, Maurice Mourier, Daniel de Roulet, Christine Le Quellec Cottier, Marie-Paule Berranger, Olivier Renault, Jehanne Denogent, Carlos Augusto Calil, Jean-Carlo Flückiger, Blaise Cendrars, Philippe Forest, Aude Bonord, Bastien Mouchet, Émilien Sermier, Gérard Cartier, Ron Padgett, Michel Layaz, Éric Sarnier, Sophie Loizeau, Gabrielle Althen, Paul Gilson, Raffaele Carrieri, Frédéric Jacques Temple, Rino Cortiana.

THIERRY METZ

« J'ai vécu en maçon dans ma langue », disait Thierry Metz (1956-1997). Comme le rappelle ici même Éric Vuillard, « Thierry Metz est poète. C'est un poète en col bleu, un travailleur manuel, un ouvrier. Mais sa poésie défie doublement ce qu'on s'imagine en attendre. Non seulement elle ne renoue pas sa position dans le monde, jamais la forme pourtant très dense de sa prose ne renie son origine, mais si elle naît de l'existence de l'homme, elle naît aussi de l'expérience du poète. Et si Thierry Metz spéculait et extravague en piochant, s'il réfléchit en empilant des parpaings, s'il rêve en remplissant des seaux de ciment, c'est à toute la condition humaine. »

Cédric Le Penven, François Heusbourg, Éric Vuillard, Jean Marc Sourdillon, Marie-Violaine Brincard, Olivier Dury, Isabelle Lévesque, Didier Schillinger, Jacques Brémond, Lionel Mazari, Marc Feld, Mia Lecomte.

CAHIER DE CRÉATION & CHRONIQUES

CNL
CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE

ISBN 978-2-351-50153-5



Le numéro : 22 €

SOMMAIRE

BLAISE CENDRARS

Claude LEROY	3	Réinventer la vie tous les jours.
Maurice MOURIER	13	Cendrars, en fuite.
Daniel de ROULET	24	Les origines jurassiennes de Blaise Cendrars.
Christine LE QUELLEC COTTIER	36	Cendrars en toutes lettres.
Marie-Paule BERRANGER	46	Cendrars et les surréalistes dans la salle des pas perdus.
Olivier RENAULT	59	Tout entier <i>Ars</i> .
Jehanne DENOGENT	71	« C'est un acte ! ». Constitution et devenir de l' <i>Anthologie nègre</i> .
Carlos Augusto CALLI	79	Brésil Cendrars. Histoire d'une obsession.
Jean-Carlo FLÜCKIGER	95	L'autre Suter. Cendrars et son ami sculpteur.
Blaise CENDRARS	106	Le dernier des Masques : Remy de Gourmont.
Claude LEROY	109	D'un Gourmont l'autre.
Philippe FOREST	115	Tous les ours s'appellent Marsyas.
Aude BONORD	122	« Je suis de la Terre ». Portraits de Cendrars en terrien ?
Bastien MOUCHET	133	Une expérience du vertige.
Émilien SERMIER	141	Romans élastiques. Poétiques typographiques de Cendrars.
Gérard CARTIER	151	Un cargo dans les arbres.
Ron PADGETT	158	Blaise et moi.
Michel LAYAZ	162	B. C. for ever.
	❖	
Éric SARNER	171	Un lascar étourdissant.
Ron PADGETT	174	Petite élégie.
Sophie LOIZEAU	176	Des cendres et des braises.
Gabrielle ALTHEN	181	L'éternité de l'éphémère.
	❖	
Paul GILSON	183	Au bar de la lune.
Raffaele CARRIERI	185	Blaise Cendrars.
Frédéric Jacques TEMPLE	188	La main amie.
Rino CORTIANA	190	L'encre d'Orion.

THIERRY METZ

193

Cédric LE PENVEN, François HEUSBOURG, Éric VUILLARD, Jean Marc SOURDILLON, Marie-Violaine BRINCARD, Olivier DURY, Isabelle LÉVESQUE, Didier SCHILLINGER, Jacque BRÉMOND, Lionel MAZARI, Marc FELD, Mia LECOMTE.

CAHIER DE CRÉATION

253

Christian DEGOUTTE, Yannis STIGGAS, Chus PATO, Philippe AVRIL, Dominique GRANDMONT, Jean-Pierre NAUGRETTE, Wolfgang HAAK.

DIRES & DÉBATS

Mémoire du yiddish

Bernard BANOUN	280	L'œuvre d'une vie.
Rachel ERTEL	284	Le yiddish, langue-monde.
Reizl ZYCHLINSKY	289	Nouveaux poèmes.

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE 294 La mélodie de Joseph Roth.

Les 4 vents de la poésie

Olivier BARBARANT 300 Entre monde et âme un mur a surgi...

Le théâtre

Karim HAOUADEG 307 Troubles mémoires.

Le cinéma

Raphaël BASSAN 310 Le Liban, creuset de résistances.

La musique

Béatrice DIDIER 313 Un opéra politique ?

Les arts

Jean-Baptiste PARA 315 Une si longue absence.

NOTES DE LECTURE

319

POÉSIE

Fabio PUSTERLA : *La Splendeur*, par Françoise Siri.

Camillo SBARBARO : *Le Paradis des lichens*, par Yves Leclair.

BASHÔ : *Journal de Saga (écrit dans la Villa-où-tombent-les-Kakis)*
et *Notes de l'Ermitage-d'Illusion*, par Céline Barral.

Péter BORNEMISZA : *Électre hongroise & poèmes*, par Léo Verguet.

Éric SARNER : *Port-au-Prince, flux*, par Didier Henry.
Jacques LÈBRE : *Les Carrefours ou les Regrets*, par Judith Chavanne.
Patrick LAUPIN : *Le Reste de nos âmes*, par Thierry Renard.
Frédéric DIEU : *Ma vie jusqu'à la tienne*, par Michèle Finck.
Marc ALYN : *Balcon sur l'ailleurs*, par Gwen Garnier-Duguy.

ROMANS, RÉCITS, NOUVELLES

Hubert HADDAD : *Les Derniers Jours d'un homme heureux*, par Michel Ménaché.
Hubert HADDAD : *La Nuit des juges*, par Max Alhau.
Nedim GÜRSEL : *Le Dernier Passager*, par Michel Ménaché.
Pascal QUIGNARD : *Il n'y a pas de place pour la mort*, par Brigitte Ferrand.
Dominique BOUDOU : *La Tentation des combles*, par Grégory Rateau.

CORRESPONDANCES

Jean PAULHAN, Jacques RIVIÈRE : *Correspondance 1918-1924*,
« *Les espoirs et les projets* », par Thierry Laget.

ESSAIS, DIVERS

André GIDE : *Éloges*, par Peter Schnyder.
Ré SOUPAULT : *L'Esprit avant tout. Du Bauhaus au reste du monde. Souvenirs*,
par Alain Lance.
Michèle FINCK : *Vivre, écrire*, par Guillaume Curtit.
Marc SAGNOL : *Claude Lanzmann. Un hommage personnel*, par Pierre Rusch.
Anne BOISSIÈRE : *Voix du corps. Philosopher autrement*, par Olivier Koettlitz.
Gaspard DHELLEMMES et Olivier FAYE : *L'homme par qui la peste arriva*,
par Michel Delon.
Arnaud MIRANDA : *Les Lumières sombres. Comprendre la pensée néoréactionnaire*,
par Michel Delon.
Claire ESTYN : *Destins croisés, Ludwig et Abram*, par Éric Freedman.

L'AIR DU TEMPS

De l'homonymie comme nouvelle situation dramatique, par Henri Béhar.

BLAISE CENDRARS

RÉINVENTER LA VIE TOUS LES JOURS

C'est à l'orgue de Neuchâtel que s'est déclenché l'incendie. En guidant son disciple sur le clavier, le bon maître Hess-Rüetschi philosophait : « En somme, rien n'est inadmissible, sauf peut-être la vie, à moins qu'on ne l'admette pour la réinventer tous les jours !... » C'était une simple boutade d'ivrogne, mais elle a ravagé l'adolescence de Blaise Cendrars et l'a brûlé toute la vie. Lorsqu'il rapporte ce souvenir de jeunesse dans *Vol à voile*, en 1932, il lui donne le tour d'une *fable des origines*. À l'orgue du Temple-Vieux de Neuchâtel, c'est comme si le feu, l'invention et le mouvement perpétuel avaient pris rendez-vous. En 1912, ces trois fées se sont alliées pour remplacer Freddy Sauser par *Blaise Cendrars*, un « nom nouveau » qui sert d'appeau à l'oiseau phénix, toujours à mourir, toujours à renaître. Une ronde d'envols et de chutes va désormais baliser le parcours du fabulier que salue Claude Roy dans *Somme toute*, d'un néologisme bienvenu. Mieux que fabuleux qui effacerait le créateur derrière sa légende et surtout que fabulateur qui le cantonnerait dans la mythomanie, fabulier s'accorde au poète qui voulut être le premier de son nom et construire, derrière l'échafaudage du pseudonyme, « des nouveautés, des lendemains ». La passion de renaître, son obsession et son dur désir n'ont pas quitté Blaise Cendrars.

Que de retours du phénix dans son aventure ! Délaissant l'état-civil et La Chaux-de-Fonds, le Suisse pérégrin se fait mettre au monde à Paris, rue Saint-Jacques. Puis il transforme deux nuits de pleine écriture en Nativités. Au sortir de la première, à New York, en 1912, il est devenu le poète des *Pâques*. Au cours de la seconde, à Méréville, le 1^{er} septembre 1917, il écrit « comme un inspiré » *La Fin du monde filmée par l'Ange N.-D.* qui

fait du grand mutilé de guerre le poète de la main gauche. Au Morro Azul, en 1924, la confession d'un somnambule amoureux l'initie au roman et, revenu du Brésil, il abandonne les poèmes de *Feuilles de route* pour raconter « la merveilleuse histoire du général Johann August Suter ». À Aix-en-Provence, le 21 août 1943, un récit de son ami Édouard Peisson, le romancier de la mer, lui fait dénicher sa machine à écrire qui s'empoussiérait et, après trois ans de silence de guerre, il entame *L'Homme foudroyé...* Ce mouvement cyclique d'effacement et de resurgissement, Cendrars l'a inscrit dans le portrait de son double, Moravagine :

Chaque fois qu'on le croyait terrassé, à bout, épuisé par les plus terribles crises morales, il renaissait de ses cendres, frais, pur, confiant, dispos, et s'en tirait toujours indemne. Chiffrée à l'échelle, sa vie aurait figuré une courbe ascensionnelle qui, retombant, revenant plusieurs fois sur elle-même, aurait décrit une spirale de plus en plus large autour de mondes de plus en plus nombreux.

En juin 1976, la revue *Europe* a accueilli Blaise Cendrars pour la première fois, à l'initiative de Pierre Gamarra et de Charles Dobzynski. C'était il y a cinquante ans. L'idée était neuve, alors que Henry Miller confiait à Maurice Nadeau : « Je passe presque religieusement chaque jour une partie de mon temps à promouvoir la cause de Blaise Cendrars ». Mais, depuis, l'idée a frayé son chemin. Qu'est-il advenu du fabulier au cours de ce demi-siècle ? Le moins que l'on puisse dire de la réception de Cendrars et de son œuvre est qu'elle a été bouleversée. La mise au jour de ses archives (confiées par Miriam Cendrars, sa fille, à la Bibliothèque nationale suisse de Berne), la révélation d'inédits secrets (écrits de jeunesse, dossiers de travail, correspondances et *Les Armoires chinoises*), une flambée de recherches internationales (associations, essais, thèses, colloques), l'établissement d'éditions critiques chez Denoël (les 15 tomes de « Tout autour d'aujourd'hui » en 2001-2006, actualisés en 2022-2024) et dans la Bibliothèque de la Pléiade (quatre volumes en 2013 et 2017) ont fait bourlinguer les idées reçues sur Cendrars. Son œuvre se présente désormais avec une évidence que personne, pas plus qu'Henry Miller, n'imaginait devant la critique, l'histoire littéraire et jusqu'à l'université contre laquelle le poète aimait fulminer (*L'Homme foudroyé* a été inscrit à l'agrégation en 2020). En lançant un second numéro d'*Europe*, la rédaction de la revue invite à faire le point sur les nouvelles formes de présence de Cendrars, car la lecture aussi est une spirale. À quel endroit de la courbe le phénix niche-t-il aujourd'hui ?

L'ÉTERNEL MODERNE

Pour entrer dans l'univers d'un écrivain, Barthes invitait à découvrir son « mot-mana, un mot dont la signification ardente, multiforme, insaisissable et comme sacrée, donne l'illusion que par ce mot on peut répondre à tout ». Quel serait chez Cendrars le mot fétiche qui fait valeur avant de faire sens tout en relançant sans cesse la définition ? *Partir, boulinguer* ou *aujourd'hui* se partagent sa prédilection, mais c'est sans doute *modernité* qui l'emporte. Dès novembre 1913, à propos de la *Prose du Transsibérien*, Cendrars fait l'éloge de « ce rusé d'Européen qui jouit goguenard, de la modernité. » Pendant plus de quarante ans, ce mot va présider comme un totem à ses entreprises. « La modernité a tout remis en question » revient en leitmotiv d'*Aujourd'hui à Emmène-moi au bout du monde !...*, en passant par *La Banlieue de Paris*. Si chacun, comme Socrate, reçoit les injonctions d'un démon personnel, celui qui hante Cendrars, le pousse ou l'égare, est le *démon du moderne*. À son arrivée au Brésil, le poète Manuel Bandeira en témoigne, Cendrars fut accueilli comme « un possédé du moderne ».

Obéir à son démon dans tous les domaines a été la ligne de constance (ou d'inconstance) d'un créateur rebelle aux appartenances et aux assignations, mais toujours prêt, au nom de *La Vie dangereuse*, à prendre le vent de l'éventuel :

Et voilà pourquoi ma production est si irrégulière et mes livres, si différents les uns des autres d'inspiration et d'écriture, ce qui fait le désespoir de mon éditeur, qui ne sait jamais quand il peut compter sur moi, et des critiques, qui ne savent dans quelle catégorie d'écrivains me classer.

Comme un fil rouge, le désir de modernité transforme en rhapsodie la si frappante discontinuité de ses entreprises : poèmes, romans, scénarios et réalisation au cinéma, nouvelles, livrets de ballets, essais, biographies, textes publicitaires, grands reportages, mémoires inclassables... Autant de pratiques entre lesquelles il a multiplié variations, interférences et croisements. Tour à tour, le démon du moderne a conduit Cendrars dans l'atelier des peintres (jusqu'à peindre lui-même), l'a poussé à établir l'ABC du cinéma, l'a envoyé en reportage à Hollywood, lui a fait soutenir que « Publicité = Poésie », a nourri son dialogue avec Doisneau, l'a orienté dans les années 1950 vers la création radiophonique... Son ami Paul Gilson, poète et homme de radio, ne s'y méprenait pas : « Entre la création et la récréation, Blaise ne prenait que le temps d'un battement de cœur. Mais

c'était par enchantement celui d'une poésie au long cours. » Qu'est-ce donc qu'être moderne ? Pour Barthes qui songe à l'avant-garde, c'est *savoir ce qui n'est plus possible*. Pour Cioran et ses syllogismes de l'amertume, c'est *bricoler dans l'incurable*. Cendrars, pour sa part, est resté fidèle à la boutade de l'organiste. Être moderne, c'est *réinventer la vie tous les jours*.

Cendrars s'est reconnu poète sous le signe du Symbolisme finissant. Remy de Gourmont et son *Livre des masques* l'ont introduit à la littérature contemporaine. En 1911, Freddy Sauser entreprend *Aléa*, un roman autobiographique dont le héros rêve d'être la queue de comète de l'école symboliste par « une œuvre retardataire qui l'absorbe et la clôt ». Tournant brusque en 1912. La découverte de New York, métropole brutale et fascinante, puis de Paris, capitale de l'esprit nouveau, ouvre le tout nouveau Blaise Cendrars au monde moderne. Le 22 décembre 1913, il annonce à son frère Georges qu'il sera un « rhapsode des voyages » :

Je veux exprimer tout le monde d'aujourd'hui, la vie de tous les jours, les annonces des journaux, les étiquettes des boîtes de conserve, les marques de fabrique, les horaires, ma vie avec toutes ses adresses, une rage de dents, l'eau, la psychiatrie, toi, moi, les saisons, tout ce qui est concret, qui se voit, se touche, se sent, les couleurs, les échelles dans la lumière, le bois, le marbre, le tapis, tout ce que chaque [homme] possède enfin aujourd'hui, ce qu'il a asservi à son emploi de tous les jours, en un mot : nos richesses.

Cendrars l'impermanent est resté fidèle à ce programme : « Ma poésie, telle que les éléments merveilleux de la matière, se prête à toutes les créations. » C'est la seule règle qu'il admette : un vrai créateur sait faire création de tout. La vie et l'œuvre restent des vases communicants pour celui qui ne s'enferme pas dans une spécialité qui fatalement vous réduirait, qu'elle soit littéraire, artistique ou professionnelle. Coups d'éclat et congés brusques, fuites en avant et foudroiements initiatiques s'enchaînent chez Cendrars. « Brisure nette. Nouveau départ direct sur ligne d'acier. » De la vision de l'après Grande Guerre qu'il présente au cinéaste Jean Epstein, il se fait un miroir — le monde est un grand corps blessé à l'image du sien et, en créant, il travaille à les réparer tous les deux. Écriture ou mauvais coup, amour mystique ou volonté de légende, appel du large ou affaires mirifiques qui tournent court, c'est le frisson du renouveau qui importe, et jusqu'au défi : « La poésie ne vaut pas un pet et j'estime beaucoup plus un nouveau riche qu'un intellectuel. » Pour rester vivant, il faut se maintenir en *mouvement perpétuel* et sans cesse se remettre à l'épreuve comme Dan Yack, ce « songe-creux » qui rêve d'ubiquité et de métamorphose.

Tel que Cendrars le conçoit, un moderne se tient aux antipodes du savoir en tranches, des traditions qui obligent, des succès qui se figent en recettes et des institutions si promptes à récupérer les novateurs (l'université, la critique normative, les milieux littéraires parisiens ou les mouvements d'avant-garde). Vivre tout à l'état jaillissant est la seule leçon que le « neveu » du *Panama* tire des aventures de ses sept oncles : « Ce matin est le premier jour du monde ». Dans le foisonnant Brésil, le nouveau *descobridor* déchiffre une « dernière page de la *Genèse* » qui le porte aux rêveries cosmogoniques et devient son *Utopialand*.

Dans la famille élective qu'il se compose, Cendrars fait entrer tous ceux que pousse « l'inassouvissement pharamineux » de leurs désirs, les touche-à-tout, les hommes orchestres, les fugueurs sans esprit de retour, les grands navigateurs, le monde des ingénieurs et des inventeurs, les polygraphes, les encyclopédistes, ceux qui laissent la proie pour l'ombre et qui brûlent leurs vaisseaux. Un tropisme irrésistible qui remonte à sa petite enfance :

[...] à croire que l'on m'a sevré en me mettant un livre à la main et que je suis resté sur mon appétit. Il est vrai que c'est maman qui m'a appris à lire et que pour cela elle me prenait sur ses genoux. C'est tout ce que j'ai eu d'elle. Son cœur était ailleurs. Et depuis..., [...] je veux vivre, et j'ai soif, j'ai toujours soif... L'encre d'imprimerie n'étanchera jamais cette soif. Il faut vivre d'abord.

Se posant en évadé perpétuel, en franc-tireur ou en précurseur sans esprit de suite, Cendrars laisse entendre que d'autres, plus soucieux de prendre la lumière, se sont engagés sur les chemins qu'il a frayés, l'Apollinaire de « Zone », le Céline du *Voyage au bout de la nuit* ou Cocteau, qu'il tenait en privé pour son « cendrier ». Traverser les pratiques, établir des passerelles entre elles, renverser classements et hiérarchies et rester aussi insaisissable que Fantômas font partie de la panoplie du moderne.

UN DÉMON AUX DEUX VISAGES

Le rusé démon du moderne se présente sous deux visages, le modernisme et la modernité. Plus que des doubles, ces mots sont des faux amis qui, dans l'éventail de leurs emplois, se rapprochent ou se repoussent. Dans *Introduction à la modernité* (1962), Henri Lefebvre a tracé les frontières de leurs territoires respectifs. Relève du modernisme une « conscience enthousiaste (exaltante-exaltée) » de tout ce qui touche à la vie moderne,

le progrès, le machinisme, les voyages, la démocratie à l'américaine. À la suite de Baudelaire, il tient en revanche la *modernité* pour une critique des illusions du modernisme. Entre ces deux versants du moderne, Cendrars a longtemps bourlingué.

Le poète a longtemps passé pour un parangon du moderne. Vite clichée, l'image l'accompagne dès la *Prose du Transsibérien* (1913), dans laquelle Marcel Raymond découvre « l'ébauche d'une épopée de la vie moderne, d'une certaine vie moderne, celle du voyageur, de l'aventurier, respirant le grand air de l'univers » (*De Baudelaire au surréalisme*, 1952). Pour Octavio Paz, ce poème célèbre les « premières noces de la poésie et du cinéma » (*L'Autre Voix*, 1992). En 1924, quand l'auteur des *Poèmes élastiques* et des *Sonnets dénaturés* s'embarque pour le Brésil, il ne sépare pas les merveilles du monde moderne et la recherche de formes nouvelles d'écriture. Dans *Aujourd'hui* (1931), un recueil clef qui tient du bilan et du manifeste, il fait tout à la fois l'éloge des artistes contemporains (peintres, cinéastes, poètes, romanciers, affichistes) et des « beaux joujoux de la technique moderne » (principe de l'utilité, monoculture, fordisme, publicité).

Milan Kundera aurait-il pu insérer Cendrars dans la rubrique *Moderne* de son dictionnaire personnel ? « Il y a l'art moderne qui, avec une extase lyrique, s'identifie au monde moderne. Apollinaire. L'exaltation de la technique, la fascination de l'avenir. Avec et après lui : Maïakovski, Léger, les futuristes, les avant-gardes » (*L'Art du roman*, 1986). Préférence personnelle mise à part, Cendrars n'y aurait pas sa place. Son rejet des mouvements collectifs (cubisme, futurisme ou surréalisme) l'en écarte parce qu'ils contraignent à ses yeux la création individuelle, accordent à la théorie une primauté qui stérilise et s'égarent parfois dans des projets politiques. Et contre la religion du futur, Cendrars fait l'éloge du présent qu'il faut recevoir comme un don. C'est ainsi que l'accueillait Baudelaire : « le plaisir que nous retirons de la représentation du présent tient non seulement à la beauté dont il peut être revêtu, mais à sa qualité essentielle de présent. » *Le Panama* lui fait écho : « La poésie date d'aujourd'hui ».

Modernité, il est vrai, n'appartient pas au vocabulaire de Kundera. Or le mot de modernité oblige. En le relevant à son usage, Cendrars s'est placé dans la lignée de Baudelaire qui lançait dans les rues de Paris un peintre des circonstances à la recherche de « la beauté passagère, fugace, de la vie présente, le caractère de ce que le lecteur nous a permis d'appeler la *modernité*. » Dans ses entretiens radiophoniques avec Michel Manoll (1952), s'il reconnaît avoir subi l'influence de Baudelaire, il en nuance la portée : « C'est un très grand poète, mais c'est surtout un profond esprit

catholique dans sa critique de la modernité. » L'extravagante fortune de ce mot dans tous les domaines a fait de la modernité pendant longtemps un impératif catégorique. Son pouvoir de suggestion — ses *corésonances* dirait Kundera — n'y sont pas étrangères. Pour celui qui s'est formé chez Gourmont à la dissociation des idées et des images reçues, *modernité* se laisse ouvrir comme un mot-valise qui commence avec la *mode* et conduit vers l'*éternité*. Loin d'un pur consentement aux séductions du modernisme, c'est une alchimie des signes que célèbre *L'ABC du cinéma* : « Éternité de l'éphémère ».

VERS LA PROCHRONIE

Mais le présent est un don fragile. Un Suisse bilingue comme Cendrars n'ignore pas l'inquiétante étrangeté de *modern* en allemand. Comme adjectif, *modern* se traduit sans surprise par « moderne », mais, comme verbe, *modern* ce n'est rien d'autre que « pourrir ». Redoutable oscillation qui voue toute mode à se décomposer et les fétiches du modernisme à se dégrader en « modernerie », néologisme nettement péjoratif. Après la Seconde Guerre mondiale, les désastres provoqués par les machines de mort (et la bombe atomique) ont fait rompre Cendrars avec le « bel optimisme des machines ». Entre l'enthousiasme qui traverse *Aujourd'hui* (1931) et le désenchantement qui imprègne *Le Lotissement du ciel* (1949), le contraste touche à la palinodie : « Quand un garçon comme moi, qui a foi dans la vie moderne, qui admire toutes ces belles usines, toutes ces machines ingénieuses, se rend compte et voit à quoi cela aboutit, il ne peut que condamner car, réellement, cela n'est pas encourageant. » Cendrars rejette désormais la monoculture dans laquelle il saluait la grandeur de l'homme moderne attaché à transformer le monde à son image. Contre le « bluff du modernisme », il dénonce l'équarrissage des formes de vie et de pensée auquel conduisent les deux systèmes politiques antagonistes. Dans *Le Ruban au cou d'Olympia* (1981), Michel Leiris tranchera d'une anagramme : toute modernité se renverse en « merdonité ». Pourtant la désillusion de Cendrars ne l'a pas fait rejoindre la lignée des *Antimodernes* que trace Antoine Compagnon de Joseph de Maistre à Roland Barthes (2005). L'auteur de *Bourlinguer* n'a jamais cessé d'acquiescer à la vie, « cette pourriture perpétuelle, cette usure continue, cette renaissance comme le feu de ses cendres, jeune phénix mystérieux, vieux sphinx sans énigme. La Vie. La Mort. C'est tout comme. Équivalence. Équipollence. Un tour vertigineux. » Dans tout acte de création, se rejoue pour lui la Création du monde.

Le désir de modernité, précipité de mode et d'éternité, n'a pas quitté Cendrars, mais sa volonté (si baudelairienne) de trouver du *nouveau* a changé d'objet. Et il invite Michel Manoll à ne pas perdre sa trace :

On peut naître pour la première fois, on peut renaître pour la dixième fois dans la même maison, dans une maison qui est toujours la même et où l'on découvre à chaque détour du nouveau. L'écrivain qui fait de nombreux retours sur lui-même, comme moi, ne monte jamais par le même escalier, ne descend jamais dans la même cave, n'est jamais au sommet de la même tour, il découvre sans cesse et toujours du nouveau, tout dépend du climat, de l'heure, du moment, de l'humeur, de l'inspiration, de la sanctification, de l'épuisement, de la fatigue.

À partir de la Seconde Guerre mondiale, Cendrars se tourne vers une *modernité antimoderniste*. Elle le conduit vers une écriture de soi qui mêle avec superbe les mémoires et la construction d'un mythe personnel. Sa formule a longtemps déconcerté les historiens de la littérature aussi bien que les amateurs d'autobiographie. Au début de *L'Homme foudroyé* qui lance l'entreprise, Cendrars évoque la Fête de l'Invention qui a suivi la découverte du corps de Marie-Madeleine en 1279. À l'ouverture du tombeau de la sainte, s'est répandue une « suave odeur » de renaissance qui a stupéfié les assistants. Au lecteur d'entendre entre les lignes qu'à Aix-en-Provence, le 21 août 1943, une fête de l'invention autobiographique lui a fait réplique. À cette invention qu'il élabore durant les années 1930, Cendrars donne le nom de *prochronie*, un néologisme où le refus du temps linéaire s'allie à un geste d'appropriation. Le projet prochronique place *L'Homme foudroyé* (puis les trois volumes suivants de la téralogie) sous le patronage conjoint de Gérard de Nerval (et son épanchement du rêve dans la vie réelle) et de Marcel Proust (à la recherche du temps perdu). Ce temps retrouvé de fable en fable des origines, c'est le retour du feu créateur à une autre boucle de la spirale.

Un écrivain reste vivant aussi longtemps qu'il réinvente ses lecteurs. Par un détour savoureux de la spirale du temps, Cendrars le précurseur pourrait passer aujourd'hui pour un *plagiaire par anticipation*. La prochronie n'illustre-t-elle pas le paradoxe lancé par l'Oulipo et Pierre Bayard ? L'auto-fiction qui a fait fortune depuis Serge Doubrovsky (*Fils*, 1977) peut réclamer ses droits d'auteur au prochroniqueur qui mêle dans ses cornues le songe à la vie. Et le projet mythobiographique qui vise depuis Claude Louis-Combet (*Écrire de langue morte*, 1985) à déchiffrer sa vie dans le miroir

des mythes et des fantasmes, n'a-t-il pas été éventé par le fabulier qui s'est donné pour prise à l'oiseau phénix puis à Orion, le chasseur géant foudroyé et constellé ? Quant au grand lecteur de dictionnaires qui, pour écrire *L'Homme foudroyé*, avait une « liste de 3 000 mots dressée d'avance » et qu'il a tous employés, il a carrément préempté les contraintes de l'Oulipo qui ne se formera qu'en 1960. Ravis d'avoir été pillés, les membres de ce groupe ont rendu à Cendrars un hommage de trois jours au Centre Georges Pompidou (13-15 octobre 2018).

La suite de la préface est à lire dans la revue.